

## 5

### PERINDE AC HOMO VIR (1965 - 1968)

*Perinde ac cadaver.*

Ignace de Loyola, Confessions<sup>63</sup>

*J'ai retiré ce radium de la penchblende  
Et j'ai brûlé mes doigts à ce fruit défendu*

Louis Aragon, Les Yeux d'Elsa, 1942.

## 5.1

### MORELLUS MILES MEDICUS (1965-1967)

*«Comment tu t'appelles, conscrit? dit Camembert, - Cancrelat, sapeur de la 3è du second! - Eh bien, fusilier cancrelat de la 3è du second, que tu es une jeunesse bien imprudente... Et si ton fusil il allait partir? Il te casserait la margoulette! » «Partir?... mon fusil? Pas de danger, sapeur, il n'est pas chargé! - Que voilà, conscrit, une raison itérative, mais qu'elle*

*n'est pas subséquente de la chose et que p'sitivement elle me stupéfactionne de renversement! »*

Christophe, Le sapeur Camembert.

## **MOREAU, BIDASSE CHEZ LES BIDASSES (MAI - NOVEMBRE 1965)**

J'entrai à la Caserne de Vincennes au début du mois de mai 1965. Il est de bon ton, chez les intellectuels, de dénigrer cette période la vie. Ce ne sera pas mon cas. À El-Aneb, j'avais retenu - non sans sourire narquoisement à cette évocation - le brave adjudant-chef L\*\*\* édifier les jeunes appelés du contingent avec des « l'armée va faire de vous des hommes ». Il ignorait que dans la Rome de Cicéron, l'on devenait homo vir à trente ans, après une longue phase d'adolescence. Médecins, dentistes et pharmaciens, sursitaires jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, passaient six semaines de colonies de vacances à la première Section d'Infirmiers Militaires de Vincennes.



Après dix-huit mois d'efforts et d'angoisse, ce fut un défoulement total que seule ma jeune épouse n'apprécia pas. J'y fis du sport pour la première fois depuis le lycée et me replongeai dans le bridge avec délices. Nous avions constitué un garde-manger extrêmement fourni pour des grandes bouffes collectives. Il m'arrivera plus tard d'envier les Suisses et leurs périodes militaires.



Je me liai d'amitié avec François-Charles Mignon, que j'admirais beaucoup depuis que je l'avais entendu haranguer une foule d'externes en colère, lorsqu'il était président de notre association corporative et, qui plus est, était le neveu du directeur du Concours Médical. Son père était le sous-directeur d'Ivan Labry chez SIMCA et ma belle-sœur Marie-France allait devenir sa collaboratrice directe. Il venait de se faire étendre à l'internat et je le soutiendrai mordicus jusqu'à ce qu'il soit reçu au concours suivant. Mes deux autres amis, Philippe Levasseur, futur chirurgien thoracique à Marie Lannelongue, et Jacques Marchal, le fils d'un très grand juriste universitaire spécialisé dans l'économie politique, un passionné d'alpinisme qui n'attendait que sa nomination aux Chasseurs Alpains pour jouir de la vie militaire en altitude qui le conduira un jour au Makalu, étaient eux déjà collègues. Ce quatuor faisait une très bonne table de bridge.

Nos femmes sympathiseront et cimenteront encore davantage notre amitié pérenne. Après les classes et un stage chez les PFATs, le peloton des Elèves Officiers de Réserve m'attendait à Libourne. L'ambiance était un peu moins bonne, mais notre quatuor résista, grâce à la proximité de Saint-Émilion. Du concours de sortie dépendait les affectations. La France n'était plus en guerre, la période militaire qui nous attendait avec le salaire de misère des aspirants n'attirait pas les homo vir, exceptionnellement fana-mili, notamment ceux qui étaient mariés. Chacun voulait être au plus près de chez soi, mais les places étaient très limitées en nombre, et surtout pas se retrouver dans l'Est ou en Allemagne où l'armée était encore très rigide; il y avait pire encore, les bases du Sahara.

Nous, ma femme et moi, n'étions pas riches! Pour moi, le choix était simple entre la région parisienne et la coopération aux Antilles. Nous ne pouvions plus payer le loyer de la rue Clavel et Michèle était professionnellement épuisée par les trajets entre Belleville et Duroc. Pour la troisième fois, ma femme demanda un logement au Service domanial de

l'Assistance publique. Les fois précédentes, il nous avait été proposé des bouges que j'avais imposé à ma femme de refuser. La menace de notre départ aux Antilles jointe au fait que je venais d'être nommé à l'internat nous permit d'obtenir un logement aussi merveilleusement bien situé, un atelier d'artiste en plein cœur de Montparnasse, que son loyer était minime, « loi 1948 ». Il n'avait pas été habité depuis un quart de siècle par une locataire, furieuse d'être expulsée sans indemnité. Elle avait tout emportée avec elle, y compris les radiateurs et elle exigea la somme de 800 francs pour les rideaux qu'elle avait installés à l'extérieur des grandes baies vitrées. L'AP avait été claire, tous les travaux d'aménagement seraient « locatifs », donc à notre charge et nous n'aurions droit à aucune indemnisation si nous devions quitter l'appartement. Je réussis à trouver auprès du PACTE de Paris un prêt de 20000 francs à taux 0 pour l'installation d'un chauffage central au gaz par un artisan accrédité. Pendant mon stage chez les PFATs, je disposais de beaucoup de temps libre et en juin-juillet les jours sont longs. Philippe Raux et moi fîmes les peintures et l'électricité. Ma belle-mère posa les papiers peints.



L'installation était achevée lorsque je pris le train pour l'école des officiers de réserve de Libourne le 1<sup>er</sup> août. Pour se reposer un peu, Michèle s'installa pour une semaine au Logis de la Cadène à Saint-

Émilien. Je conserve de ce fameux village un souvenir idyllique même si l'argent manquait pour jouir de tous les plaisirs gastronomiques de la région. Pour le vin, l'un des membres de ma chambrée était le fils du propriétaire de la Gaffelière-Naude.



Non sans pincement au cœur à l'idée d'abandonner l'idée de ma première grande aventure, j'obtins la dernière place de la région parisienne, au Centre d'Incorporation du Train 151 de Montlhéry. Dès le premier jour, je me sentis devenir neurasthénique. Non seulement il n'y avait rien à faire, mais l'infime ce qui était à faire était inintéressant. Le train des équipages ne brillait pas par son dynamisme. L'incorporation des bidasses était une corvée bimestrielle à peine égayée par les tentatives de corruption pour obtenir des médecins une réforme, exceptionnellement justifiée quoique compréhensible. Je n'hésiterai pas à renvoyer à son tableau noir un instituteur graine d'ananar qui serait bien plus utile dans son école que chez les riz-pain-sel. Il fera défaut à l'adjudant toujours à la recherche de bidasses sachant écrire pour tenir son administration comptable.



Je ne gagnais que trente francs Pinay par mois, ma femme à peine mille. Il fallait améliorer l'ordinaire et je ne voulais pas oublier ce que je savais en médecine. Je décidai d'ouvrir une conférence d'externat et d'offrir mes services à la Directrice de l'Ecole des infirmières de Lariboisière, pour y enseigner l'hygiène. Je soulageai ainsi ma femme d'avoir à me fournir de l'argent de poche. L'ennui par contre devenait mortel à la caserne. Quelque six semaines après mon arrivée au CIT 151, je reçus un soir un coup de téléphone du Médecin-Général D\*\*\* du Département des Applications Militaires du Commissariat à l'Energie Atomique qui souhaitait me rencontrer pour me proposer un poste sur la description duquel il ne s'étendit pas. Je m'achetai un képi. Je mis ma meilleure chemise kaki, cirai mes chaussures orange à semelles de crêpe avec un cirage de luxe. Je répétais vingt fois la technique du salut militaire et celle de l'entrée dans le bureau d'un officier supérieur... Si, si! Rappelez vous! Celle qui fait que vous ne lui tournez jamais le dos en manœuvrant la porte d'entrée! L'immeuble était du dernier chic haussmannien dans le quartier de l'Etoile. Le général était en civil, élégant et distingué, assisté d'une ombre muette. « *Non, non... vous savez, ici, ce n'est pas le style* ». Je n'oublierai pas le dialogue qui s'ensuivit.

Lui (réservé et contenu) – « *Je voudrais vous proposer une affectation...* »

Moi (impatience mais retenu) – « *Oui, mon Général?* »

Lui (circonspect) – « *Voilà! nous avons besoin d'un jeune médecin au Commissariat à l'Energie atomique...* »

Moi (au bord de la jubilation) – « *Ah !?* »

Lui (inquisiteur et vaguement inquiet) – «...*Au Département des Applications Militaires... Oh*

*mais rassurez vous, c'est un poste de médecine du travail... »*

Moi (définitivement conquis) – « *Hoooooo!?!* » (en traînant mi-exclamatif, mi-interrogatif sur

la voyelle)

Lui (sur ses gardes) - « *C'est au Centre d'Essais de Limeil, à côté de Brévannes... Bien sûr, c'est un peu loin, mais il y a un service de car gratuit au départ de Montparnasse... »*

Moi (au bord de l'apoplexie, car j'habite depuis quelques semaines dans le square<sup>64</sup> Delambre entre la Coupole et le Cimetière Montparnasse) – « *Biiiiien!* », en traînant ascensionnellement sur la diphtongue.

Lui (continuant son tour de pot) – « *Bien entendu, vous garderiez tous vos avantages militaires: affectation à la 1e SIM, maintien du grade d'aspirant avec progression normale en matière d'avancement, solde mensuelle... »*

Moi (un peu perdu) – « *Ah bon!* »

Lui (un peu moins coïncé) « *Evidemment vous seriez avec des civils. Ce n'est pas un centre à*

*proprement parler militaire. C'est un centre où il n'y a que des scientifiques qui travaillent sur les calculs de la bombe H, mais il n'y a pas de risques. Les expériences ne se font pas là. C'est très jeune comme milieu* ».

Moi (transfiguré) – « *Vraiment?* »

Lui (neutre, un ton en dessous) – « *Le médecin-chef est un homme très gentil. Il ne vient que*

*trois fois par semaine. Il a sa clientèle à Paris. Il ne vous ennuerait pas* ».

Moi (aux anges) – « *Choueeette* <sup>65</sup> », en accentuant la diphtongue avec avidité.

Lui (encourageant) – « *...Et puis vous auriez droit à une prime spéciale de cinq cents francs par mois...* »

Moi (soulevé d'enthousiasme quoique qu'incrédule, ma femme gagne à peine mille francs par mois) – « *Ah ben ça alors!!!* »

Lui (au milieu de son tour de pot) - « *La loi nous oblige à faire un contrôle trimestriel de l'état général de nos agents. On fait surtout attention à la formule sanguine. Évidemment ce n'est pas très intéressant parce qu'il n'y a pas grands risques à Limeil. Mais, enfin, il y a assez d'infirmières et de laborantins... Et un pharmacien... Et puis les locaux sont tout neufs et confortables...!* »

Moi (convaincu, mais décontenancé par cet interminable slalom) – «*???* »

Lui (au comble de l'embarras) – « *Quand même... On vous demanderait... Oh! Pas très souvent... Peut-être deux fois... Mais pas pour longtemps à chaque fois...* »

Moi (tout ouïe, compréhensif et encourageant, mais paumé) – «*???* »

Lui (enfin décidé à se jeter à l'eau après une inspiration en paliers) – « *Voilà! Il faudrait que vous alliez deux fois au Sahara...* »

Moi (l'interrompant) – « *Fantastique!!!* »

Lui (au comble de l'étonnement) – « *Quoi? Ça ne vous ennue pas d'aller au Sahara?* »

Moi (libéré, me prenant déjà pour René Caillé) – « *Mais non! Au contraire... J'aime les voyages... Le Sahara? C'est passionnant!* »

Lui (rejeté en arrière sur son fauteuil, totalement détendu) – « *Eh bien ça alors! Vous êtes le dixième aspirant à qui je propose ce poste et dès que j'ai eu prononcé le mot Sahara... Les autres ont tous pris la porte avant* »

*que j'aie pu leur expliquer ce qu'on attend d'eux. Voilà, le CEA expérimente ses bombes atomiques dans une base au nord de Tamanrasset, Inamguel. Ça s'appelle le CEMO. Cette base fermera à la fin de l'année prochaine, parce qu'on va se transporter à Tahiti. Le médecin du travail permanent a droit à quinze jours de repos tous les deux mois en métropole et il faut le remplacer quand cela coïncide avec une campagne de tirs. C'est ce qu'on vous demande de faire. Vous verrez, c'est un très beau pays et la base est très bien installée.*

Moi (honnête) – « *Vous savez, je ne suis pas gaulliste...* »

Lui (républicain) – « *Ça! ça nous est égal. On vous demandera seulement de la discrétion.* »<sup>66</sup>

### **MÉDECIN-ASPIRANT MOREAU AU C.E.A. (NOVEMBRE 1965 - AVRIL 1967)**

Et voilà comment je me retrouvai comme un coq en pâte au Centre d'Essais de Limeil. Le chef de service, Roger Guébel, était aussi débonnaire qu'intermittent. Homme d'une profonde culture, protestant plutôt anglican que calviniste, il ne considérait la médecine que comme une occupation secondaire dans la vie. Une sorte de raison sociale qu'il pratiquait avec compétence dans un certain nombre de systèmes générateurs d'avantages en nature. Entre autres hobbies, il était passionné d'art de scène; une partie notable de son temps passait à pourvoir en médecins de garde plusieurs dizaines de théâtres, cinémas, opéras, music-halls de Paris. Jamais, je n'aurai une vie culturelle aussi intense et gratuite que durant les deux ans que je passerai au CEA; nous bénéficions de deux places le plus souvent localisées sur des sièges bien placés, qui nous feront sortir, ma femme et moi, deux à trois fois par semaine. Je n'oublierai jamais la loge d'avant-scène d'un théâtre de la Rive droite où se donnait « *L'Idiot* » de Dostoïevski, avec Philippe Avron, Charles Denner et Catherine Sellers qui, le plus souvent, me tournait le dos et exhibait une chute de reins de rêve pour mieux faire face à ses deux hommes. L'autre

souvenir impérissable vient de Michel Simon dans « *Du vent dans les branches de sassafras* », suant comme une baleine en s'étranglant dans son texte, et de la somptueuse strip-teaseuse rousse Rita — Renoir ou Cadillac, ma mémoire défaille, leur postérité aussi qui les ont oubliées, elles les stars si belles et si photogéniques du Crazy Horse Saloon!

C'est sans enthousiasme que nous irons assister au premier concert d'Enrico Macias à l'Olympia. Nous n'étions pas spécialement séduits par le style trop sirupeux d'un chanteur qui nous semblait être un autre Dario Moreno en herbe. Nous en reviendrons enthousiastes et fortement émus. La salle était faite presque exclusivement de Pieds-Noirs encore effondrés par leur exil récent loin de l'Algérie natale. À la fin d'un concert chaleureux, l'estrade fut envahie par une horde d'enfants mistifrisés déposant des bouquets de fleurs tout autour du chanteur. Tous ces gens-là, qu'ils aient été les victimes ou les bourreaux de l'Algérie Française, méritaient respect et estime.

Sous son apparence de dilettante huguenot, Guébel avait de la profondeur. Jamais il ne m'ennuiera tant au propre qu'au figuré. A Limeil, je voyais chaque jour une dizaine de personnes pour tenir à jour leur dossier médical, rarement mouvementé, heureusement pour eux. À les revoir tous les trois mois, je connus vite une grande partie du personnel. Les scientifiques m'intéressaient tout spécialement. Ils étaient tous intelligents. Beaucoup sortaient des grandes écoles et avaient moins de quarante ans. Certains étaient géniaux, ce qui était bien naturel dans un centre où se trouvaient les plus gros ordinateurs de l'époque pour la mise au point de la bombe H. A quarante ans de distance<sup>67</sup>, le secret-défense n'a plus sa raison d'être. De toute façon, ma culture mathématique était à un niveau tel qu'il était hors de question que je comprenne quoi que ce soit à ce qui s'élaborait dans les laboratoires. Même le titre d'un projet était abscons à mes yeux. Il y avait le plus gros laser du monde, le plus gros Control Data du monde... Les utilisateurs étaient plus intéressants que leurs machines. Il y avait des cours d'initiation aux langages informatiques

Fortran et Cobol. J'abandonnerai toute velléité de poursuivre au bout de la première page d'équations.

Je me liai d'amitié profonde avec Daniel Rossignol-Guzzi, qui avait à peu près mon âge et une constitution anxieuse qui le portait à socialiser avec les représentants de la médecine. Bardé de diplômes, spécialiste de la mécanique des fluides et des plasmas ionisés, passionné de sports, se formant à la gestion d'entreprise à la Fac de droit, il n'y avait pas de limites à ses pôles d'intérêt. Mon statut d'interne des hôpitaux de Paris l'impressionnait fort et la médecine lui devenait tentatrice. Son antienne était: « *Ah! Mais tu sais, ça m'intéresse vachement ton truc...* ». Des mois durant, il me bassina pour que nous mettions sur pied, avec le pharmacien-chef, Jean-Jacques Chivot, des protocoles de recherche expérimentale de pointe mixant au plus haut les mathématiques et la biologie. Surdoué, il l'était indiscutablement, mais il parlait avec un médecin de campagne à peine dégrossi. Toutes les insuffisances de ma formation scientifique fondamentale de carabin rennais montaient à la surface.

Oserais-je le dire? Nous avons, Daniel, Jean-Jacques et moi, tout à Limeil pour inventer la technique encore inconnue du scanographe<sup>68</sup>, pratiquement en même temps que Godfrey Hounsfield, sinon avant. Rappelons qu'il n'aurait pas inventé cette machinerie, s'il n'avait dîné avec un médecin et un ingénieur sud-africain du nom de McCormack, par hasard assis à côté de lui, stimulant aussi fécond que l'argent des Beatles gagné par EMI qui en financera le premier prototype. Il ne manquait que deux postulats à Limeil pour vivre une telle aventure, vectrice d'un prix Nobel. Que je connaisse en profondeur une branche de la médecine ouverte sur l'expérimentation de haute technologie était l'un d'eux: je savais qu'il me faudrait les quatre années de l'internat pour y parvenir. L'autre était de loin le plus important: qu'il vive! Il mourut prématurément en 1970 dans un accident de pêche sous-marine au large d'un rivage africain. Pour la première fois, je fus confronté à la mort d'une relation très chère avec un contemporain. Daniel était destiné à être le parrain de l'aîné de mes

enfants. La dernière conversation que nous avons eue l'avait excitée, alors que je l'informais de mes velléités de me convertir à la gériatrie et d'ouvrir un établissement médical pour traiter mes patients. Il se voyait déjà être mon associé, puisqu'il était infiniment plus porté sur le commerce et le droit que moi, inscrit qu'il était à l'un des premiers diplômes d'études approfondies de gestion des entreprises de la Faculté de Droit de Paris où il ne réussit pas à me traîner.

N\*\*\*<sup>69</sup>, le chef de service de Rossignol-Guzzi, était considéré comme le génie du Centre de Limeil. Je ne sais plus trop dans quelle branche il excellait, mais il était de la race qui fait les Prix Nobel, m'assurait-on. Je ne ratais pas l'occasion de le faire parler lorsque sa visite médicale était inscrite à mon programme. Un jour, il me confia qu'il avait élaboré une théorie de la pensée humaine fondée sur je ne sais quelle analogie avec le système de la téléphonie sans fil. Bien entendu, je n'entendis rien à ses propos techniques, mais j'avais saisi que cet homme avait son yin sans avoir trouvé son yang. Il avait certes rencontré un jour un médecin éminent auquel il avait exposé son concept, mais cela n'avait pas fait tilt. Je me souvins alors que j'avais été impressionné par la conférence d'un médecin neurophysiologiste de la Salpêtrière donnée devant les médecins du staff de Deparis. Je lui écrivis une lettre de recommandation. Il le rencontra. L'entrevue fut un fiasco décevant: n'est pas Hounsfield qui veut, et les circonstances n'étaient pas favorables à l'éclatement de la secousse électrique dans l'eudiomètre, comme pour la synthèse de l'eau dans un mélange de gaz atmosphériques.

La plupart de mes scientifiques étaient des anxieux. Le trouble psychosomatique régnait en maître. Médecin du travail, mon rôle se limitait à démêler l'écheveau et surtout de ne pas entrer dans l'engrenage de la prescription médicamenteuse gratuite. Je m'en félicitais. Qu'aurait-on pu attendre de ces matheux, de ces chimistes, de ces physiciens d'autre qu'un abord rationnel de la médecine solidement rattachée aux dogmes académiques de l'allopathie officielle? Dans la réalité, s'ils réclamaient

constamment un diagnostic scientifique, ils ne prisait rien de meilleur que la thérapeutique des guérisseurs et des rebouteux. Ils voulaient de l'homéopathie pour leur peau et leurs tripes, du sauna pour leur graisse... La médecine de Rika Zarái, quoi?

Pauvres allopathes intégristes! On comprenait mieux le ton réservé du Médecin-Général D\*\*\*, quand il les évoquait à bas mots, ces civils en milieux militaires. Fidèle à l'enseignement de mon père, je les écoutais, tentais de leur éviter des errements trop marginaux, mais les laissais libres de disposer de leur corps. Population trop jeune pour que le taux de maladies graves soit élevé, rien en eux ne menaçait la sécurité du centre, même si certaines crises de nerf étaient là pour témoigner de la tension interne.

Le contrôle de la numération globulaire s'effectuait plusieurs fois par an. La technique était bonne et les risques d'erreurs étaient bien maîtrisés par le pharmacien. Je fus très étonné de la fréquence avec laquelle les taux de globules blancs étaient bas et le rapport polynucléaires-lymphocytes était inversé. On pouvait difficilement imaginer un effet secondaire aux radiations atomiques, puisqu'il n'y avait pas de réacteurs à Limeil et que la plupart d'entre les employés ne furent ni ne seraient jamais affectés à des centres ou des postes exposés. On pouvait s'inquiéter éventuellement de la constitution d'une population à risque qui s'exprimerait éventuellement par la suite à l'occasion d'une mutation dans un centre chaud. Guébel avait déjà été confronté à ces cas troublants. Il les avaient envoyés en consultation au Professeur Jean Bernard, hématologue déjà illustre de l'hôpital Saint-Louis. Celui-ci conclut que le travail intellectuel fait baisser les globules blancs et les polynucléaires. Les cas que je lui adressai moi-même aboutirent à des conclusions identiques et je cessai progressivement de tenir exagérément compte de ces résultats hématologiques physiologiquement normaux. Je n'eus pas d'autres énigmes à résoudre durant cette époque émolliente de ma carrière médicale, à l'exception d'un cas de tuberculose torpide et d'une plaie de

l'avant-bras chez un nerveux qui avait voulu jouer au passe-muraille à travers une simple porte vitrée. L'accident avait eu lieu en public et les jeunes gens avaient horreur de la vue du sang; quiconque savait arrêter une hémorragie externe à l'aide d'un simple garrot passait facilement pour un héros à encenser et définitivement sécurisant.

Ma conférence d'externat marchait bien. J'avais dû la couper en deux groupes, tellement les candidats étaient nombreux. J'aimais bien mes étudiants qui me le rendaient bien, quoique je leur parusse assez coincé. La pression sur les candidats n'était plus la même que de mon temps, pourtant récent. Ils travaillaient gentiment dans le but d'apprendre la médecine de façon plus vécue que dans les amphithéâtres, encore trop souvent désertés principalement par carence professorale plus que par une supposée paresse intrinsèque. J'avais été chef de trop de sous-colles pour que cette première expérience pédagogique me pose des problèmes sur le terrain.

Il n'en allait pas de même avec l'enseignement de l'hygiène aux petites bleues, sobriquet affectueux attribué aux élèves infirmières de l'Assistance publique, à cause de la couleur de leur pèlerine et de leur voile. Je connaissais peu de choses sur la matière proprement dite, qui en elle-même faisait un peu ringarde, tant les antibiotiques avaient changé le pronostic des infections. L'obligation d'enseigner est le meilleur moteur pour étudier et approfondir son savoir. Je me trouvais devant un public mixte, mais à prédominance féminine, de plus de cinquante jeunes élèves. Saurais-je m'exprimer sans les décevoir, ni trahir l'importance de l'hygiène dans le cursus professionnel des infirmières? La première phrase était belle: « *La santé est un état de bien-être physique, mental et social* », comme le prône l'Organisation Mondiale de la Santé<sup>70</sup>, et l'hygiène est la base de sa défense. J'ai appris à enseigner à l'école des Infirmières de Lariboisière. J'avais développé ma voix pour l'oral de l'internat. Au début, je me guidais sur un plan étalé sur le bureau. Progressivement, j'appris à me libérer des textes et à parler sans notes, sur le canevas écrit à la craie au tableau. Il y avait une double promotion, ce qui m'obligeait à répéter mes

cours dans la foulée, durant un plein après-midi. Le premier, sérieux mais un peu crispé, servait de répétition pour le second, plus fluide et spirituel. L'enseignant est un acteur, son art tient du show-business. Il doit connaître son rôle. Tout son talent est de savoir le mettre à la portée de son auditoire.

Jamais, je n'aurai un public aussi gratifiant que mes petites bleues. Le désir d'apprendre était là, comme il est partout lorsque, finie l'école secondaire, on se lance dans l'apprentissage de son métier. Le prestige de l'interne était tellement grand à leurs yeux que la cause était gagnée d'avance. À moi de ne pas la gâcher. Les élèves formaient un public jeune, sensible, émotif, vibrant. L'enseignement de la médecine, même limité à l'hygiène, fait aisément passer du sérieux au tragique, du frisson à la terreur, du sourire à la rigolade la plus débridée, de la sentimentalité à l'amour. Foin de la sensiblerie, j'ai tout appris de la grandeur et de la servitude de l'enseignement, le mercredi après-midi, dans les amphithéâtres en sous-sol insalubres de Lariboisière.

Pour élargir mon spectre, j'irai jusqu'à enseigner la médecine clinique élémentaire aux élèves de l'Ecole Féminine de Kinésithérapie du boulevard Saint-Germain, en fin de compte aussi savantes à la fin des cours que mes futurs externes à celle des conférences.

J'étais «riche» depuis mon entrée au CEA. Je me remis à lire durant les longues heures d'inactivité qu'il m'offrait. La guerre d'Algérie et son impact sur la vie politique française aux débuts du gaullisme étaient loin. Je dévorais la littérature politique. De Gaulle fut élu Président de la Cinquième République au suffrage universel. Le soir du premier tour, j'étais de garde au Cirque d'Hiver pratiquement désert; la troupe des Bouglione nous fit une leçon d'humilité en donnant le meilleur d'elle-même; de toute ma vie d'enseignant, je garderai l'idée qu'un vrai professionnel ne doit s'intéresser qu'à ceux qui sont présents et ne jamais subordonner la qualité de sa prestation à l'idée de salles bourrées à

craquer; les clowns ce soir-là réussirent à nous faire rire comme les éléphants leurs balourdises et les trapézistes leurs acrobaties comme si les gradins étaient pleins. La visite à Limeil de Charles-le-ballotté alimenta les conversations de réfectoire, tout en calmant l'angoisse de ceux qui craignaient une réduction des crédits affectés à la force de frappe au profit de la recherche spatiale. Dans ces conditions, même avec George Pompidou comme Premier Ministre dont j'avais rencontré et apprécié le fils en conférence d'internat, je ne voyais toujours pas dans quel camp je pourrais m'engager, ni quel homme j'aimerais suivre depuis que Mendès-France avait adhéré à l'opposition muselée au PSU. La lecture de « *Combat* » qui était devenu mon quotidien préféré, admirablement ambivalent et pluriculturel, ne pouvait pas franchement m'y aider. Non plus que la Cour d'André Ribaut et Moisan dans *Le Canard Enchaîné*, lui toujours mon hebdomadaire favori. Les conversations au réfectoire de Limeil étaient aseptiques. Il n'était pas question de changer de place à table, j'étais à celle de la médecine, à côté de mes infirmières. Guébel était sincèrement gaulliste, mais préférait parler du Tour de France et de son idole Jacques Anquetil ou des acteurs célèbres qui lui devaient encore des honoraires. Chivot et Rossignol-Guzzi n'étaient pas engagés et avec eux on parlait de tout et de rien mais surtout de science, de voitures de sport - le pharmacien conduisait une TR4, l'autre une Alfa - et de drague. Seul, François-Charles Mignon qui était aspirant au SHAPE<sup>71</sup>, était lié aux libéraux du Cercle Jean Monnet, trop à droite à mon goût.

### **TROIS INTERMÈDES AU HOGGAR (1966)**

En février 1966, je reçus mon premier ordre de mission pour le Hoggar. Jamais je n'avais pris l'avion. La veille du départ, l'angoisse me prit, au point que le tour des antiquaires de Saint-Germain des Prés, habituellement reposant pour y satisfaire le seul plaisir des yeux, ne me calma pas. J'envisageai toutes les catastrophes de ceux qui s'aperçoivent que tout compte fait la vie vaut la peine d'être vécue. Au stand spécialisé de la salle des pas perdus de l'aéroport d'Orly, je pris l'assurance-décès la plus

lucrative pour ma future jeune veuve. Pourtant, dès que je me trouvai sur le tarmac où le Super-Constellation d'Air France faisait discrètement le plein de passagers pour Inamguel, je me sentis tout léger. Il y avait beaucoup de grosses légumes du CEA et l'on était appelé par ordre d'importance de son rôle sur la base. Je fus flatté d'être dans les premiers à monter dans la cabine, ce qui me permit de choisir l'une des meilleures places, à la queue de l'avion, dans un bloc curieusement négligé quoique équipé de sièges de première et surtout près d'un hublot à l'angle de vision dégagé. Le Super-G volait à quatre mille mètres d'altitude, assez lentement avec ses quatre moteurs à hélices turbocompressés. À cette hauteur deux fois inférieure à celles des premiers jets, on voyait ce jour-là le paysage sans aucune brume, ni nuages. Mon œil ne quitta pas le hublot de tout le voyage. La leçon de géographie fut superbe, comme la découverte du dessin d'un oppidum romain surgissant en filigrane d'un champ de blé du Languedoc.

La base française était remarquablement installée sur un vaste plateau. En hiver, la température diurne était niçoise et les couleurs tiraient sur le fauve. L'air était sec et la lumière transparente, révélant pendant la nuit, elle, glaciale, une voûte céleste incroyablement riche en constellations et en étoiles filantes. Le CEA nourrissait bien ses hommes. Le médecin n'avait pratiquement rien à faire, sauf se promener dans la R4 à deux ponts de l'infirmerie, quand le commandant de la base n'était pas là pour nous l'interdire. Mon séjour coïncidait avec une Opération Pollen, dernier exercice de tir prévu avant la fermeture de la base. Bien différente était l'ambiance dans le vaste camp militaire chargé de protéger les civils. Je me liai d'amitié avec le médecin-aspirant, un appelé comme moi. Trop mal classé au concours de Libourne, il n'avait pu échapper à ce traquenard saharien. Son sort n'avait rien d'enviable. Désargenté, cloué dans son périmètre sans possibilité d'en sortir à sa guise, ne jouissant d'aucun des avantages matériels de ses civils de voisins luxueusement installés et bénéficiaires de permissions fréquentes, il dégageait un mélange d'ennui mortel et de fatalisme résigné. Nous fîmes quelques sorties ensemble, en particulier le tour de la montagne dans laquelle on faisait exploser les bombes A.

Le Canard Enchaîné, en son temps, avait fait état d'une fissure qui avait laissé échapper une fusée de matière radioactive sur l'aréopage qui avait assisté au tir et de la panique qui s'ensuivit. Il n'y avait plus de danger, mais je n'étais pas rassuré outre mesure par l'opération Pollen, qui était la simulation d'une explosion accidentelle d'un pétard atomique dans une zone lointaine et dégagée. J'étais convié à y assister en spectateur, dans l'ambulance sanitaire que j'étais chargé de diriger. Je découvris l'extraordinaire variété du désert hoggarien. Là où se déroulait l'expérience, je m'émerveillai des collines tourmentées, des lits d'oued avec une végétation riche et surprenante. L'heure de l'explosion était dépendante de la direction des vents. Le peloton médical s'était installé dans un coin sympathique avec une rambarde de basalte plat qui nous servirait de lit d'observation. Il n'y eut pas de crépuscule. La lune se mit à éclairer le paysage presque aussi fortement que le soleil, durcissant seulement les ombres des montagnes déchiquetées qui prenaient des formes inquiétantes dans l'absence totale de bruit qui habite les déserts, un silence que l'on n'entend vraiment que la nuit. J'allai faire un tour et rebroussai chemin au bout de quelques centaines de mètres, incapable de supporter le silence et l'environnement lunaire du paysage. La lave du plan d'observation était encore chaude à minuit. Elle devint glaciale en quelques minutes. À partir de ce moment, je me mis à grelotter et ma seule préoccupation fut de me trouver des moyens de me réchauffer. Mais tout se glaçait et j'enviai l'infirmier sur lequel s'était blottie la pharmacienne. Après l'explosion qui eut lieu au milieu de la nuit sous la forme d'un bref et esthétique spectacle, je me couchai dans la R4 et expérimentai ce que veut dire la morsure du froid glacial du métal gelé. Je ne me

réchaufferai que le midi suivant. Les officiels se déclarèrent satisfaits. L'ambiance se détendit totalement. On pouvait penser au tourisme.

Ce fut d'abord tout un dimanche passé en hors-piste dans le désert, qui parfois évoquait des paysages bibliques. Les 2CV Citroën se comportaient bien sur le *fech-fech*, rare sur notre itinéraire. Le Hoggar est beau vu du

sol. Il était enthousiasmant en Alouette. En principe, monter dans l'hélicoptère militaire m'était strictement interdit, les accidents n'étant pas exceptionnels. Je parvins à me joindre incognito à un vol très matinal pour cause de portance de l'air. Je garde en mémoire le spectacle indélébile d'un troupeau de gazelles débusquées par le vrombissement de l'appareil volant à une vingtaine de mètres au-dessus d'elles, dans une vallée inaccessible remontant un lit d'oued clouté de coloquintes et semé de bouquets luxuriants d'eucalyptus.

L'eau se trouvait à profusion dans des nappes phréatiques situées à quelques décamètres de profondeur. Les tomates poussaient à profusion pour peu qu'on s'en donne la peine et elles avaient le goût de ma campagne bretonne. Le désert est vivant, mais la découverte des autres animaux est problématique pour qui n'a pas la vue perçante et l'instinct du chasseur que je ne suis pas. La température était trop froide pour inciter les vipères à corne à sortir de leur hibernation. Ces reptiles très venimeux terrorisaient tous les métropolitains avertis par des panneaux qui signalaient leur présence, à vrai dire improbable en plein hiver, sous un immense eucalyptus abritant couramment des barbecues dominicains. Je vis pour la première fois vivants les jolies gazelles, le menaçant varan et un gentil fennec qui allait regrettablement finir ses jours en France.



Je n'avais encore pas vu un seul chameau en liberté, notamment à Kherba où l'on ne connaissait que le cheval. Il fallait que j'aie à Tamanrasset. Une excursion s'organisait avec un camion Berliet pour véhicule. Tassés sur son plateau à nu, nous serions secoués, cramés par le soleil, mais on ne perdrait pas un kilomètre de panorama. Tam était à l'époque une ville coupée du monde. Encore trop loin d'Alger, elle gardait son charme

combiné targui et nigérien. Les touristes étaient encore épisodiques. La guerre d'Algérie n'y avait pas créé de cicatrices profondes. On trouvait dans la ville une seule auberge au confort rudimentaire, quelques cafés maures, des bazars sobres, un petit marché. Les Touaregs à peau blanche étaient encore nombreux, mais moins que les métis de Nigériens. Les hommes étaient immenses et leurs envergures de bras supérieures à la hauteur de leurs corps entiers, entorse néanmoins esthétique à la morphologie idéale de Léonard de Vinci. Enrubannés dans des *chechs* de dix mètres de coton blanc, noir ou bleu, ils refusaient de se faire photographier à visage découvert, de peur de se faire voler leur âme par le Malin. Les femmes allaient, elles, sans voiles, fières de leur sveltesse et de leur rôle social bien plus libre que celle des moukères

du Nord. Leurs fortunes se comptaient en chameaux qui pâturaient sur un vaste pré de deux mille kilomètres de long, selon un axe de transhumance nord-sud rythmée par les replis stratégiques alternés lors des visites asynchrones des collecteurs d'impôts de deux côtés de la frontière algéro-nigérienne. La rencontre d'une caravane d'une cinquantaine de chameaux dromadaires tous harnachés et leurs selles ouvragées fut un moment d'intense émotion. Ils étaient conduits par des hommes en *cachabiés* et *djellabas* noires ou bleues, cheminant lentement vers la Libye, au milieu d'un paysage où les multiples variantes d'ocre sont infiniment douces et où le temps ne signifie rien.

Qui veut en savoir plus serait bien venu de lire « *Le Hoggar* », de Claude Blanguernon, chez Arthaud. Difficile à trouver, il est un de mes livres de chevet, souvent parcouru au hasard des pages, pour me rappeler ce que fut la noble civilisation targui et ce que peuvent signifier les innombrables inscriptions en *tifinar* trouvées sur les rochers et les grottes. Le bordj du Père de Foucault, épais, carré, rouge délavé, situé au centre de Tamanrasset, ne doit pas être confondu avec son ermitage construit sur le sommet de l'Assekrem. Ce sont les monuments historiques de la région de Tam laissés par la civilisation française. Au sortir de la ville, on passe à côté d'une cascade abondante. Un peu plus loin, on contourne le Pic

Laperrine en forme de choux à la crème, structuré par d'immenses tuyaux d'orgue, escaladé par Frison-Roche il y avait peu. Ensuite, ce seront des collines couleur de chameau et la longue traversée d'un plateau caillouteux. Puis, viendront les forteresses édentées, noires et gothiques de l'Atakor. Les religieuses, en tenue blanche avec leur croix rouge en plastron, tenaient encore l'ermitage et vendaient des souvenirs d'une époque révolue. Je serai une fois encore pris au dépourvu par le froid polaire qui y régnait la nuit. Je pris des photos qui furent perdues avant que j'aie eu le plaisir de les voir.

Au retour vers Paris, l'air était encore porteur au petit matin. Le pilote du Super G fut sollicité d'enfiler les gorges d'Arak à basse altitude, pendant plusieurs minutes. Spectacle admirable, mais terrifiant lorsque l'on avait l'impression que l'aile porteuse, déjà vibrante, grattait l'arête de la paroi du canyon. L'illusion fantasmagorique cessa lorsqu'un passager se mit à hurler sa peur. Je compris pourquoi la majorité des passagers habitués souhaitaient siéger du centre de l'avion, là où ses ailes s'implantent largement; la vue par les hublots est bouchée et la stabilité meilleure qu'à la queue. Pour ma part, j'aurais payé pour que le spectacle continue pendant le temps nécessaire pour survoler la totalité des gorges serpentant sur des centaines de kilomètres. Avec les frais de mission, j'offris à ma femme une machine à laver la vaisselle italienne, achetée à la Foire de Paris.

Je retournerai deux autres fois à Inamguel durant le long été. L'ambiance était différente, la température aussi. On démontait, pour cause de fermeture de la base. Il ne fallait rien laisser qui tienne debout. Heureux ceux qui se savaient recasés à Mururoa. Déçus sinon désespérés, les autres. En juillet, je retournai à Tam. Le matin, au départ, la fournaise était sèche, mais il y avait d'épais nuages sombres dans le ciel. Le soir, au retour, il fallut s'arrêter en chemin. La Land-Rover se trouvait devant un fleuve de plusieurs centaines de mètres de large, charriant dans un courant violent cailloux, rochers, arbustes voire des animaux. L'orage torrentiel avait

éclaté dans les heures précédentes sur les sommets des reliefs montagneux et l'eau dévalait sans retenue sur les parois de lave lisses comme la main. Phénomène dérisoire, le cours du fleuve se tarira aussi vite qu'il s'était formé. L'eau se perdra dans le sable plus au sud. Le lendemain, la végétation explosera dans le lit de l'oued asséché. Les gazelles pourront casser sur les rochers les immangeables coloquintes pour se désaltérer.



L'année au CEA passa vite. Les frais de mission et ma promotion au grade de sous-lieutenant m'apportèrent assez d'aisance pour que j'offre à ma femme les vacances qu'elle n'avait pas eues depuis deux ans que nous étions mariés. Elle avait pris la sage décision de mettre un terme à sa vie d'infirmière et de passer l'année de formation au grade de surveillante, à l'école de Cadres Infirmiers que l'Assistance publique venait de créer, sous l'égide de Fred Siguier. Infirmière de pédiatrie depuis sa sortie de l'école des Bleues de l'Hôtel-Dieu en 1956, elle avait fortifié sa réputation acquise d'abord à Saint-Vincent de Paul, puis aux Enfants-Malades. Le nouveau concours permettait de former un corps de surveillantes beaucoup plus jeunes et moins conservatrices que celles qui arrivaient par avancement dans le système classique. Constamment surmenée par son travail qui n'offrait qu'un jour de repos hebdomadaire et trente jours de vacances annuelles, auquel s'ajoutaient les travaux du ménage, il fallait qu'elle soit portée par l'amour des enfants et aussi qu'elle ait une santé de fer. Il était temps que de nouvelles occupations la détendent. Heureuse de quitter le service de chirurgie néonatale où elle avait subi le sadisme d'une vieille peau de surveillante générale jalouse de sa jeunesse et de l'estime que lui portaient ses patrons Denys Pellerin et Jean Bienaymé, elle choisit de faire ses premières armes de surveillante chez le gentil pédiatre Philippe Seringe.



Je lui devais une nuit de noces à renouveler à l'Alhambra Palace de Grenade. Notre soif d'espace poussa notre vieille Gordini jusqu'à Marrakech et Al-Hoceima, au Club Méditerranée évidemment, toujours généreux hors-saison. Nous serons les derniers d'une longue file à pouvoir passer au Maroc par Gibraltar: Espagnols et Anglais étaient fâchés et la frontière fut fermée pour des années. Les singes du Rocher se régalerent de mes essuie-glaces et les gadgets électroniques que nous achèterons ne marcheront jamais. Qu'importe, on avait déambulé dans la rue principale derrière des couples de policiers moricauds vêtus à la Londonienne et trouvé du cachemire à des prix dérisoires. Nous eûmes droit à une chaleur dépassant souvent les 40° Celsius et tirâmes la conclusion que ma femme n'était pas faite pour vivre à l'aise sous ces climats.



Nous reviendrons par Ceuta où je me régalerai d'un excellent vin rouge, le seul qui m'ait jamais évoqué le goût de pierre-à-fusil. À l'arrière de la Gordini, il y avait un grand tapis de laine magnifique jaune orangé et à motifs de l'Atlas, négocié dans le souk de Marrakech à un prix défiant toute concurrence malgré notre inexpérience; il empuantira pour

longtemps la voiture tant il sentait le suint; dans notre appartement, il réjouira nos yeux par sa beauté à la fois sobre et chaude, jusqu'à ce que Timoléon, notre teckel, le transforme en filet de pêche en y exerçant ses griffes.